

N° 107. — 15 JUILLET 1947

L'ÉCRAN français

15^F

Paris-Cinéma

★ L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★ L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★



Danielle DARRIEUX
reine d'Espagne par la
grâce de Jean Cocteau
dans « Ruy Blas » que
réalise Pierre Billon.
(Lire pages 8 - 9 un
extrait du scénario
de « Ruy Blas »)

(Photo Raymond VOINQUEL.)

LE FILM D'ARIANE

La camera au royaume des poissons

COMME notre planète ne compte plus beaucoup de terres inconnues à découvrir, le cinéma a pensé à explorer celles qui sont immergées. Après avoir contemplé d'une caméra mélancolique les Epaves de vaisseaux naufragés qui s'enlèvent au fond des mers, le lieutenant de vaisseau J.-Y. Cousteau, fidèle à sa vocation sous-marine, s'attarde dans son dernier film au milieu des gorgones épanouies, des coraux,

des raies en liberté, et des pieuvres tentaculifères. Les images de Paysages du Silence qu'il vient de présenter à la salle Pleyel sont d'une beauté si étrange et si prenante, que les applaudissements et les cris d'admiration des spectateurs ponctuaient les séquences. Ce film constitue au point de vue de la pure esthétique une réussite extraordinaire. Epaves fut tourné à 40 ou 50 mètres sous le niveau de la mer — Paysages du Silence a des profondeurs allant jusqu'à 62 mètres — « Où ne descendrai-je pas ? » telle est la devise de J.-Y. Cousteau. A quand Profondeur 3.200 ?

LE FESTIVAL DU SPECTATEUR par André FRANÇOIS

Parallèlement au Festival de Bruxelles, un Festival du Spectateur s'est tenu ces jours-ci dans une capitale inconnue. Cinquante-trois nations y ont envoyé leurs représentants les plus qualifiés. Voici quelques-uns des compétiteurs de cette importante manifestation artistique.



Finaliste de l'épreuve du film sentimental, simple dame : spectatrice émotive munie d'essuie-glace.



Double mixte : une outsider.



Demi-finale simple messieurs : fumeur clandestin muni de périscope.



Hollywood fait chanter Les Trois Mousquetaires

ON connaît les projets des diverses versions de Jeanne d'Arc, dont la principale (pour les Etats-Unis, en tout cas) sera celle avec Ingrid Bergman. Mais Hollywood semble décidément entiché de sujets français.

Commençons par les films musicaux : on prépare une version musicale des Trois mousquetaires, où Gene Kelly sera d'Artagnan et Keenan Wynn sera Porthos. On peut se demander si Dumas père reconnaîtrait son œuvre quand on aura fini de « l'arranger ».

On parle aussi d'une version musicale de Algiers (lire : Pèpi-le-Moko) où le fado Tony Martin tiendra le rôle du bandit créé par Jean Gabin et déjà repris en Amérique par Charles Boyer. Voici qui promet encore d'être curieux.

Le producteur Samuel Bischoff, en collaboration avec Joseph Ermolieff (producteur de Michel Strogoff), prépare Adventure in Morocco (Aventure au Maroc), avec Georges Raft, dont le premier tour de manivelle serait donné au Maroc en septembre. Cette aventure à la Légion étrangère serait adaptée d'un roman français d'Ermolieff. On dit que Robert Florey en serait le metteur en scène, mais ce, ici, actuellement à Mexico où il dirige Tarzan and the Mermaids (Tarzan et les ondines), n'a encore ni confirmé ni démenti l'information. Adventure au Maroc aura deux versions, américaine et française.

Savez-vous prononcer Jeanne d'Arc et Cauchon ?

Le producteur Walter Wanger nous promet que dans la Jeanne d'Arc de Bergman, que réalise Victor Fleming d'après la pièce de Maxwell Anderson, Jeanne de

Lorraine, les noms français, pour une fois, ne seront pas écorchés, mais seront prononcés (dans la mesure du possible) à la française.

A cette fin, le metteur en scène a fait enregistrer sur disque la prononciation exacte des noms principaux et a distribué les disques à plus de quarante de ses interprètes. En outre, sur le plateau, avant la prise de vue de chaque scène où figurent ces noms, le disque sera diffusé par haut-parleur.

On comprend, en effet, que des noms propres comme Cauchon, Boiguillaume, Immerguel, Compiègne, Domrémy ou Auxerre, présentent certaines difficultés pour des artistes américains... même d'origine suédoise.

Mais une question se pose : si les noms sont réellement prononcés à la française, resteront-ils compréhensibles au public américain ?

Cocteau n'a pas bonne mémoire

ROBERTO ROSSELLINI, le metteur en scène de Rome, ville ouverte et de Païsa, vient de terminer La Voix humaine, avec Anna Magnani, d'après la pièce de Jean Cocteau.

Mais nous ne verrons pas son film. Ou, du moins, nous attendrons neuf ans encore avant de le voir. Délais de montage ?

Incidents techniques, comme à la radio ? Non pas. Tout simplement, un petit oubli de Cocteau qui, en 1935, avait vendu les droits de sa pièce, pour vingt ans, à un certain M. Abramovitch, citoyen américain.

Et comme ce dernier a l'intention de tourner La Voix humaine à Hollywood avec Ingrid Bergman ou Creta Carbo, il se refuse à tout arrangement.

Quant à Cocteau, il avait complètement oublié les 20.000 francs qu'il avait touchés : « La somme était si petite », dit-il pour s'excuser.



NON, MONSIEUR VERDOUX N'A PAS TUE CHARLIE CHAPLIN!

par Jean RENOIR

Nous sommes heureux de présenter aujourd'hui à nos lecteurs un texte de Jean Renoir. Cet essai doit paraître dans le numéro de juillet du « Screen Writer », la revue des scénaristes américains, et nous avons pu nous assurer la primeur de sa parution.

Depuis le « Journal d'une femme de chambre », dont Paul Gilson a fait en son temps le compte rendu dans l'« Ecran français », le grand metteur en scène français a tourné « Woman on the beach » (« Une femme sur la plage ») avec Joan Bennett et Robert Ryan. Il veut réaliser maintenant « une comédie à l'américaine ». Nous publierons prochainement sur ces projets une interview de Jean Renoir prise par notre correspondant particulier, à Hollywood, Harold J. Salemson.

« Il n'y a qu'une chose qui intéresse l'homme, c'est l'homme. »

PASCAL.

La nuit dernière, j'ai fait un drôle de rêve. J'étais dans ma salle à manger en train de découper un gigot. Je procédais à la manière française, c'est-à-dire dans le sens de la longueur. Ce système permet d'obtenir des tranches très différentes. A ceux qui aiment la viande cuite, on réserve les premières. Pour ceux qui l'aiment rouge, on attend d'arriver plus près de l'os. Comme je m'enquérerais du goût de mes convives, ceux-ci sortirent de cette espèce de brouillard blanc qui n'existe que quand on dort, et je reconnus des gens que j'admire et que j'aime. Les couples de « The Best Years of Our Lives » étaient là à ma propre table et me souriaient aimablement. Je les servis et ils mangèrent avec un appétit robuste. A côté d'eux, le prêtre et la femme enceinte de « Rome, ville

ouverte » se montraient un peu plus réservés, mais non moins amicaux. Au bout de la table, les amoureux de « Brève Rencontre » se tenaient la main. Cette audace était la preuve qu'ils se sentaient en confiance, et j'en fus flatté. Comme j'allais passer à la mystérieuse Vérité des « Enfants du paradis », on sonna à la porte d'entrée.

J'allai ouvrir et me trouvai en présence d'un monsieur d'aspect distingué. D'abord, il me rappela vaguement quelqu'un que je connaissais bien, une espèce de vagabond qui avait fait rigoler le monde entier. Mais je compris vite que cette ressemblance n'était que physique. Même sous la riche pelisse du propriétaire de mines d'or, l'autre était resté un produit du ruisseau. On savait bien qu'il ne se dégraisserait jamais tout à fait. Tandis que celui-ci était sûrement né dans une « bonne famille ». Ses parents lui avaient appris à se tenir convenablement à table et à baiser la main des dames. Et de toute sa personne émanait cette impression de passions contenues, de secrets redoutables, d'apanage de la bourgeoisie des vieilles civilisations occidentales.

Je me présentai. Avec une politesse exquise, qui fleurait sa vieille province et la solide éducation des bons Pères, il me dit s'appeler Verdoux. Puis il posa son chapeau et sa canne sur une chaise, d'une pichenette enleva un peu de poussière de son veston, ajusta ses manchettes et se dirigea vers la salle à manger. Immédiatement, les autres se serrèrent pour lui faire place. Ils avaient l'air heureux de le voir. Evidemment, ils appartenaient à la même société.

Le dîner terminé, nous sortîmes de la maison. Mais le bruit de la présence de mes hôtes illustres s'était répandu, et la rue était noire de monde. Quand nous descendîmes les marches du porche, l'enthousiasme éclata. On serait des mains, on se bousculait, on demandait des autographes. Soudain, une dame très sèche, coiffée d'un agressif petit chapeau, reconnut M. Verdoux et le montra du doigt. Et curieusement l'enthousiasme se transforma en fureur. On se précipita sur lui, des poings se levèrent. J'essayai de comprendre et criai en vain la même question : Qu'est-ce qu'il a fait ?... Qu'est-ce qu'il a fait ?... Mais je ne pouvais saisir les réponses, car tout le monde parlait à la fois et les coups de canne qui tombaient sur l'infortuné étaient assourdissants. Si assourdissants que je me réveillai en sursaut et fermai ma fenêtre que le vent d'orage faisait battre violemment.

Chaplin comme Molière...

Je ne crois pas que les critiques qui ont si violemment attaqué Chaplin à propos de son dernier film l'aient fait pour des raisons personnelles ou politiques. En Amérique, nous n'en sommes pas encore là. Je crois qu'il s'agit plutôt d'une terreur panique devant un changement complet, devant une avance particulièrement brusquée dans l'évolution d'un artiste.

Ce n'est pas la première fois que ça arrive, ni la dernière. Molière a été la victime du même malentendu. Et les critiques hollywoodiens qui se refusent à reconnaître les qualités de « Monsieur Verdoux », se trouvent en bonne compagnie. En effet, les contempteurs de Molière s'appelaient La Bruyère, Fénelon, Vauvenargues. Ils l'accusaient de mal écrire. Ils lui reprochaient son « barbarisme », son jargon, ses phrases forcées, ses impropriétés, ses incorrections, ses entassements de métaphores, ses répétitions fatigantes, son style inorganique.

Cette animosité de certains critiques n'est pas le seul point de ressemblance entre les carrières de Molière et de Chaplin.

La vérité derrière un masque

A SES débuts, le premier a beaucoup de succès en suivant tout bonnement les traditions de la Comédie italienne. Ses personnages portent les vêtements et les noms familiers, leurs « emplois » sont ceux auxquels le public est habitué. Simplement, sous le maquillage de Sganarelle et derrière les culbutes de Scapin, l'auteur ajoute un élément plus rare : un peu de vérité humaine. Mais à la surface pas de changement trop apparent. Quand la situation traîne, une bonne volée de coups de bâton provoque un rire certain. Le côté sentimental est assuré par des recettes qui ne diffèrent pas, sinon par la maîtrise de l'auteur, de celles employées couramment à l'époque : un jeune homme noble aime une jeune servante et rencontre l'opposition de sa famille. Mais à la fin tout s'arrange. On s'aperçoit que l'ingénu est une jeune fille bien née qui, étant bébé, avait été enlevée par des pirates.

Chaplin, pour commencer, suit simplement les traditions du genre le plus en vogue dans le monde : le vaudeville anglais. Il se prend les pieds dans les marches de l'escalier et les mains dans du papier tué-mouches. Le côté sentimental, dans ses films, est représenté par des bébés abandonnés, des filles de joie maltraitées par la vie, héritage des bons vieux mélodrames. Néanmoins, il ne cède jamais à la pire vulgarité de notre époque : la fausse bonté larmoyante. Et, derrière le masque blafard de son personnage, aussi bien que sous les fausses barbes de ses compagnons, nous discernons vite des hommes faits de chair et de sang. En grandissant, comme Molière, il introduit dans un cadre conventionnel, qu'il a fait sien à force de talent, les éléments d'une observation de plus en plus aigüe et



Quand les prises de vues de *Woman on the Beach* furent terminées, ses collaborateurs offrirent à Jean Renoir une plaque pour marquer leur reconnaissance : « A Jean Renoir, pour sa constante courtoisie, sa considération extrême et son attitude démocratique, nous, l'équipe de son film, présentons cette expression de notre affection et de notre estime. »

d'une satire sociale de plus en plus amère. Cependant, les apparences restent les mêmes, personne n'est choqué, personne ne proteste.

Un jour, Molière décide de renoncer à la forme qui avait fait son succès, et il écrit « L'École des femmes ». Les accusations pleuvent. On le traite de farceur. On s'irrite de ce qu'il soit directeur, comédien et auteur.

Un jour, Chaplin écrit « Monsieur Verdoux ». Il abandonne les formes extérieures auxquelles il avait accoutumé son public. Grande vague d'indignation, on le traîne dans la boue.

Après « L'École des femmes », Molière, au lieu de céder, n'a pas cessé de frapper des coups de plus en plus rudes. Sa prochaine pièce fut « Tartuffe », qui attaquait la fausse religion et les bigots.

Quel sera le prochain film de Chaplin ?

Tout artiste évolue

Il me semble inutile d'expliquer pourquoi j'aime Chaplin ancienne manière, puisque tout le monde partage cet avis. Il est même probable que certains détracteurs de son nouveau film ont dû écrire des articles dithyrambiques sur « La Ruée vers l'or » ou « Le Kid ». Je voudrais essayer de rassembler quelques-unes des raisons qui ont fait pour moi de la projection de « Monsieur Verdoux » un ravissement.

Comme tout un chacun, j'ai mes idées sur ce que l'on a convenu d'appeler l'« Art ». Je crois fermement que, depuis que l'époque des cathédrales est révolue, depuis que la grande foi qui devait enfanter notre monde moderne n'est plus là pour donner aux artistes la force de se perdre dans un immense chœur à la gloire de Dieu, l'expression humaine de qualité ne peut être qu'individuelle. Même dans les cas de collaboration, l'œuvre ne vaut que si la personnalité de chacun des auteurs reste perceptible au public. Or, dans ce film, cette présence est pour moi aussi claire que celle d'un peintre dans un tableau ou d'un musicien dans une symphonie. D'autre part, tout homme mûri, sa connaissance de la vie augmente et ses créations doivent évoluer en même temps que lui. Si nous n'admettons pas ces vérités dans notre profession, autant admettre tout de suite qu'elle n'est qu'une industrie comme les autres, que l'on fait des films comme on ferait des réfrigérateurs ou de la crème à raser. Et cessons de nous gargariser du titre d'artistes et d'invoquer à tout bout de champ les grandes traditions.

D'accord, disent certains, Chaplin a fait œuvre personnelle et nous convenons qu'il a évolué. Nous prétendons simplement qu'il l'a fait dans une fausse direction. Et ils ajoutent que le plus grand crime de M. Verdoux est d'avoir tué le charmant vagabond que nous aimions tant. Son créateur aurait dû non seulement le conserver, mais s'appuyer sur lui dans sa recherche d'une nouvelle expression. Je ne puis partager cet avis.

M. Verdoux et notre temps

EN abandonnant les chaussures éculées, le chapeau melon et la badine du pauvre petit bonhomme en haillons, dont le regard pathétique nous faisait fendre le cœur, Chaplin entre délibérément dans un monde plus redoutable, plus proche de celui où nous vivons. Son nouveau personnage, avec son pantalon bien repassé, sa cravate parfaitement nouée, bien vêtu, et ne pouvant plus espérer faire appel à notre pitié, n'est plus à sa place dans les bonnes vieilles situations dessinées à gros traits robustes où le riche opprime le pauvre d'une manière tellement évidente que le public le plus enfantin peut saisir immédiatement la morale

de l'action. Nous pouvions imaginer, avant, que les aventures de Charlot se déroulaient dans un monde réservé au cinéma, que c'étaient des espèces de contes de fées. Avec « Monsieur Verdoux », il n'y a plus d'équivoque possible. Il s'agit bien de notre temps, et les problèmes exposés sur l'écran sont bien nos problèmes. En sortant ainsi d'une formule qui lui offrait toute sécurité, en abordant de front la critique de la société au milieu de laquelle il vit lui-même, besogne dangereuse entre toutes, notre auteur hausse notre métier au rang des grandes expressions classiques de l'esprit humain et fortifie notre espoir de pouvoir le considérer de plus en plus comme un art.

De la faiblesse au cynisme

QU'ON me permette d'ajouter une remarque purement personnelle : ayant renoncé à l'arme redoutable qu'était la faiblesse de son ancien personnage, Chaplin a dû en chercher un autre à l'usage de son dernier-né. Celle qu'il a choisie plait particulièrement au Français que je suis, passionné de son XVIII^e siècle : c'est le cynisme.

Je comprends parfaitement la méfiance de certains esprits conformistes devant ce moyen qui semble appartenir à une époque aristocratique et révolue. Qu'ils pardonnent à un lecteur des œuvres de Diderot, de Voltaire et de Beaumarchais le plaisir qu'il a pris à « Monsieur Verdoux ».

D'ailleurs, même lorsqu'il n'est pas ainsi assaisonné de logique paradoxale, le génie a souvent quelque chose de choquant, de subversif, un certain côté Cassandre. Cela vient de ce qu'il a de meilleurs yeux que le commun des hommes et que les simples vérités qu'il découvre restent provisoirement des erreurs pour la plupart d'entre nous.

Autre raison d'aimer « Monsieur Verdoux » : j'adore m'amuser au cinéma, et ce film m'a fait rire jusqu'aux larmes.

L'œuvre d'un homme

JE crois voir grandir autour de moi un certain goût pour les réalisations collectives, dont le triste anonymat est un tribut à l'adoration de nouveaux fétiches. Je cite au hasard quelques-unes de ces fausses idoles : les enquêtes sur l'opinion, l'organisation, la technique. Ce ne sont que les saints d'un dieu redoutable qu'on essaie de substituer sournoisement à celui de notre enfance. Ce dieu nouveau, c'est le progrès scientifique. Comme tout dieu qui se respecte, il nous attire avec des miracles. Car comment désigner autrement l'électricité, l'anesthésie, ou la décomposition de la matière ? Mais je me méfie fortement de ce nouveau venu. Je crains que, en échange des réfrigérateurs et des appareils de télévision qu'il prodigue si généreusement, il ne cherche à nous voler une part de notre héritage spirituel.

Autrefois, tout objet était une œuvre d'art, en ce

sens qu'il était une réflexion de celui qui l'avait fait. Le plus humble buffet de style colonial américain est l'œuvre de tel menuisier et non pas de tel autre. Cette marque personnelle se manifestait dans tout, dans les maisons, dans les vêtements, dans la nourriture.

Quand j'étais jeune, dans mon village de Bourgogne, en dégustant un verre de vin, on disait : « Ça vient de la vigne de la Terre à Pot en haut de la colline derrière la Sapinière, ou de la fontaine Sarmont, ou de tel autre quartier. » Certaines bouteilles vous laissent sur la langue le goût des silex de leur vigne, d'autres étaient comme du velours, et l'on savait qu'elles venaient d'une vallée verdoyante et un peu humide. En fermant les yeux, on évoquait telle colline grisâtre, avec ses petits chênes tordus et les traces de pas de sanglier qu'on avait relevés l'automne dernier avant la vendange. Et plus tard les jeunes filles courbées sous le poids de leurs paniers de raisin mûr. On évoquait surtout la figure ridée du vigneron qui s'était consacré au culte de ce sol difficile.

Toutes les manifestations de la vie prenaient un sens profond, parce que des hommes les avaient marquées. On se sentait le centre d'une immense prière que les travailleurs de tout ordre adressaient au ciel avec leurs charriots, avec leurs marreaux, avec leurs aiguilles, voire simplement avec leurs cerveaux. Aujourd'hui, nous vivons dans un désert d'anonymat. Les vins sont mélangés. Les tubes nickelés de ma salle de bain, le bois de mon plancher, la barrière qui entoure mon jardin n'évoquent pour moi que le ronronnement uniforme des machines qui les ont débités.

Il nous reste encore quelques refuges vers lesquels nous nous précipitons. Un peintre peut encore nous parler de lui dans ses tableaux ou un cuisinier dans ses plats. C'est sans doute pourquoi nous sommes prêts à donner des fortunes pour un bon tableau ou pour un bon repas. Nous avons aussi ce métier qui est le nôtre et qui restera l'une des grandes expressions de la personnalité humaine, si nous savons conserver notre esprit artisanal, heureusement encore bien vivant. Cet esprit, Chaplin le possède jusqu'au bout des ongles. On le sent dans une certaine manière décente d'aborder les scènes, dans l'économie presque paysanne des décors, dans sa méfiance des moyens techniques, dans son respect de la personnalité des acteurs et dans cette richesse intérieure qui nous fait penser que chaque caractère en a trop à dire.

★

M. VERDOUX ira un jour rejoindre dans l'histoire les créations des artistes qui ont bien mérité de notre civilisation. Il aura sa place à côté des poteries d'Urbino et des peintures des impressionnistes français, entre un conte de Mark Twain et un menuet de Lullu. Cependant, les films si riches en argent, en technique, en publicité, qui ravissent ses contempteurs, iront rejoindre, Dieu sait où, disons dans l'oubli, les riches chaises d'acajou sorties en série des belles usines nickelées.

J. R.



M. VERDOUX DÉCOUVRE, LE JOUR MEME OU IL ALLAIT EXPERIMENTER UN NOUVEAU POISON, UNE JEUNE FEMME BLONDE DONT IL VA, CETTE FOIS, S'PRENDRE.

VOICI D'AUTRES PHOTOS DE CHARLIE CHAPLIN DANS SON NOUVEAU PERSONNAGE : M. VERDOUX



C'EST DANS CE MAGASIN D'ANTIQUITES ET D'OBJETS D'ART QUE M. VERDOUX REÇOIT LES CLIENTES QUI SERONT PLUS TARD SES VICTIMES.



A LA TERRASSE D'UN CAFE FRANÇAIS MINUTIEUSEMENT RECONSTITUE : M. VERDOUX, EN DANDY GENEREUX.



INFINIMENT GALANT, CHAPLIN — S'INSPIRANT DE LANDRU — SEDUIT LES JEUNES FEMMES QU'IL SE PROPOSE DE SUPPLIMER.

Les Reines du cinéma ont aussi leurs



PAR CES TEMPS DE CHALEUR, MADELEINE SOLOGNE A UN PASSE-TEMPS FAVORI : DOUCHER LEOPOLD.



« CATHERINE RESSEMBLE A SOPHIE », ESTIME M. DESMARETS TRES PATERNEL.



TOY ET MOI, OU LES BEAUX DIMANCHES DE ROBINSON.



DEVANT LE PHOTOGRAPHE, MICHELINE PRESLES PREND TOUJOURS UN AIR INSPIRE; SON MARI RESTE BEAUCOUP PLUS FROID.

Malgré la curiosité qui s'attache à la vie privée de leurs compagnes, les maris des actrices de cinéma restent des personnages mystérieux. On ne les voit pas s'afficher avec leurs femmes dans les manifestations mondaines ou populaires dont elles sont les idoles. Et leur invisibilité n'a d'égal que leur mutisme. Contraints par leur condition de jouer auprès des reines de l'écran le rôle de princes consort, ils ont l'élégance de s'effacer de leur existence publique.

Est-ce à dire qu'ils renoncent à leurs prérogatives de maris et aux joies de l'intimité conjugale ? Il est évident qu'il n'en est rien. Aussi bien, ces actrices que nous voyons à l'écran en proie aux passions les plus violentes, pâmées dans les bras de jeunes premiers successifs, redevennent, quand elles rentrent chez elles, d'excellentes et très bourgeoises épouses.

On parle beaucoup des vedettes. On ne parle jamais de leurs maris : ils ont pourtant quelque mérite. Nous avons tenté de forcer la porte de ces partenaires inconnus, ceux auprès desquels les vedettes ne jouent plus la comédie. Mais il n'a pas été facile de faire parler ces maris entraînés à déjouer l'indiscrétion des interviewers.

PARMI ceux qui s'intéressent au cinéma, il faut avant tout placer M. Sologne — autrement dit M. Schlossberg — puisqu'il est producteur. M. Schlossberg est un philosophe qui s'est accoutumé, une fois pour toutes, à demeurer dans l'ombre, tout en guidant les pas de sa femme vers la célébrité.

— Le meilleur film de Madeleine ? Peut-être « L'Eternel Retour » ; mais je préfère celui qu'elle n'a pas encore fait !

Justement parce qu'il est dans le métier, il ne se reconnaît aucun droit pour intervenir dans la carrière de Madeleine, sauf quand elle tourne dans les films qu'il produit lui-même ; et il ne va jamais la voir au studio.

Cet homme, au regard vif et malicieux, à la voix ironique, ne reconnaît jamais sa compagne sur l'écran ; « Elle n'est pas du tout la même », estime-t-il ; « gaie et optimiste dans la vie, alors qu'elle joue souvent des rôles dramatiques ; la voix aussi est méconnaissable ».

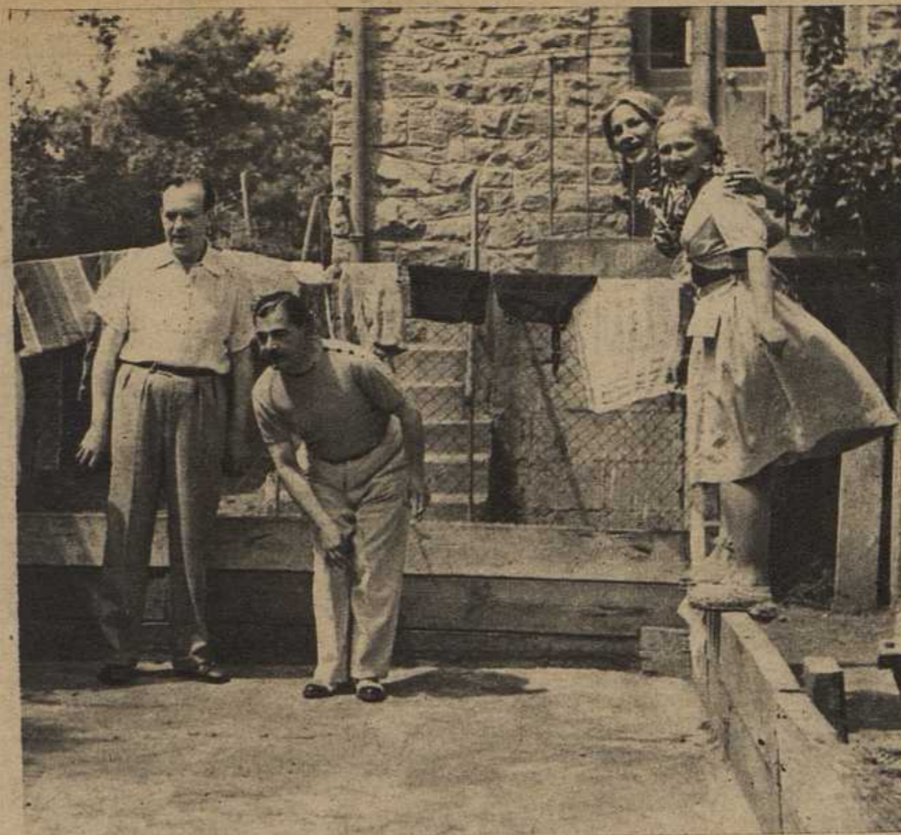
Pour lui, il n'y a qu'une Sologne : celle qui va avec lui à la chasse et à la pêche durant les week-ends de repos, qui ne se met jamais en colère et qui tient par-dessus tout à ne pas couper ses longs cheveux blonds. Il est seul à la connaître ainsi, et cela vaut bien l'anonymat. Pour illustrer ce point de vue, il raconte volontiers cette anecdote : Partis tous les deux en vacances dans la Delage de Madeleine, ils tombent en panne près de Saint-Etienne ; une soupape grillée, et pas de garage ouvert en vue ; le temps que Madeleine fasse cent mètres à pied pour aller se renseigner, tout le bourg la reconnaît. Et les villageois d'entourer la voiture, admiratifs, et se demandant entre eux, à haute voix : « Qui est celui-là ? — Son mari ? — Son ami peut-être ? » Sur quoi l'un d'eux, plus effronté que les autres : « Penses-tu, elle doit les choisir mieux que ça ! »

Signe particulier : M. Sologne lit beaucoup.

M. FROISSANT-SOPHIE DESMARETS est également à ranger dans la catégorie des maris de vedettes-producteurs de cinéma, bien que ce métier ne lui donne pas grande satisfaction ; il est également éditeur publicitaire.

Il a connu sa femme il y a quinze ans, alors qu'elle n'était encore qu'une toute petite fille, élève au Conservatoire, et qu'elle faisait des sports d'hiver. Et depuis... Mais si on lui avait dit à cette époque qu'il serait le mari d'une vedette de cinéma, il aurait répondu qu'il ne tenait pas spécialement à cette position ; surtout parce que dans cette carrière, la réussite est hasardeuse. Ce sont les arguments qu'il présenta à Sophie, mais Sophie s'est obstinée. Ne trouvez-vous pas qu'elle a bien fait ?

Princes consorts...



KOSTIA MORSKOI JOUE SERIEUSEMENT A LA PETANQUE AVEC SPAAK, PENDANT QUE MME SPAAK ET NANE GERMON RIENT AUX ANGES.

M. Froissant en a pris son parti. Mais il reste inconsolable lorsqu'il constate qu'une star « n'a jamais une minute de tranquillité », que vouloir faire à la fois du théâtre et du cinéma, « c'est de la folie », le théâtre restant la pire des choses, parce que les rôles qu'y joue sa femme influent sur sa personnalité... Heureusement, Sophie n'avait accepté de jouer Falindor que pour soixante représentations ; autrement, ça durerait toujours. Et quand aurait-elle le temps de jouer avec sa petite Catherine, si elle était en scène tous les soirs ?

Signe particulier : M. Froissant est l'inventeur d'un ingénieux petit système postal utilisé par les amateurs de photographies dédiées, pour correspondre rapidement avec leurs vedettes préférées.

M. MICHEL LEFORT ? Je me trouve devant un grand sportif genre « pin-up boy américain », cravate d'une hardiesse recherchée, visage hâlé par le soleil. Au mur, une photo de Micheline Presle.

— J'ai horreur du cinéma.

Il était temps qu'il le dise. Autrement, je me serais surprise à lui demander : — Dans quel film avez-vous été le partenaire de Mlle Presle ?

Car on lui a effectivement proposé, vu sa photogénie, de faire du cinéma ; il a répondu : « Pour rien au monde ». Comment sa femme peut-elle passer des heures sur le set, à attendre la mise au point du chef-opérateur et les décisions du metteur en scène ? C'est pour lui un mystère. Il préfère le ski, le tennis et la direction commerciale des domaines Rothschild. Il a connu Micheline par l'écran, en 1943, en allant voir *Paradis perdu*. Impression ? Aucune ! C'est seulement quelques jours après, en la rencontrant chez des amis. Et il lui donna son avis « en spectateur » parce qu'il « n'y connaît rien ». Elle a sa carrière, lui a son métier. C'est tout...

Signe particulier : Ne va au cinéma qu'à l'étranger (mais il voyage beaucoup).

ON dit que Madeleine Robinson a choisi son pseudonyme parce qu'il évoque la liberté ; mais il se justifie doublement quand on la voit avec son mari dans leur villa de Chennevières, dont le jardin est couvert de fleurs et de fruits ; on pense irrésistiblement à l'île de Robinson Crusoe : ses habitants coulent loin du monde des jours heureux, levés chaque matin à sept heures pour suivre des cours de culture physique radiophonique, cultiver leur jardin et monter à cheval au bois de Vincennes. Le point noir, c'est de devoir aller ensuite, lui à l'usine de textiles dont il est adjoint technique, et elle au studio : car si Madeleine est femme d'intérieur, M. Toy est, de son côté, extrêmement casanier, et tous deux n'ont pas de plus grand plaisir — le fox Micket couché sur leurs genoux — que de veiller sous la lampe en lisant des scénarii, répétant des pièces, faisant des projets de vacances.

Signe particulier : Le ménage ne fréquente pas d'artistes de cinéma.

M. MORSKOI, qui dirigea *Paris-Cinéma* pendant deux ans, est le mari de Nane Germon. Pour lui la question est résolue d'office selon la formule de non-intervention absolue... Ses fonctions lui ont toujours interdit le moindre droit de regard sur la carrière de sa femme. En outre, de tous les maris de vedettes — déjà hostiles à la publicité — M. Morskoï est certainement le plus attaché à son incognito.

J'ALLAIS oublier le docteur Loublé, heureux époux de Suzy Carrier, dont le crâne est poli et la jalousie proverbiale. Bien que n'ayant dans son cabinet de consultations aucun portrait de sa femme, il ne la suit pas moins partout avec obstination ; ce qui fait soupçonner Suzy, au studio, quand il l'accompagne de force : « Loublé, comment l'oublierais-je ? »

Monique SENEZ.



lumières de l'œil

Lumineux, frais et reposant est le regard de la jeune et gracieuse Arlene Dahl. Jusqu'alors petite vedette à Broadway, elle sera demain la star de *My Wild Irish Rose*, film sur le music-hall américain au siècle dernier « Ma rose sauvage d'Irlande... » Ce regard est-il bien irlandais, ou très purement californien ? Peu importe : il a l'éclat et la beauté de la jeunesse, et c'est bien tout ce qu'on lui demande...

Dans un palais funèbre et fantastique, RUY BLAS ...tombe aux pieds de sa souveraine...



VOICI LES AUTEURS DE « RUY BLAS » :
PIERRE BILLON, LE RÉALISATEUR, ET
JEAN COCTEAU, L'INSPIRATEUR.

NE vous attendez pas à retrouver dans « Ruy Blas » les caractéristiques d'un drame de cour, d'une reconstitution historique ou d'une tragédie d'amour... La réalisation de Pierre Billon — on peut d'ores et déjà le prévoir — ne ressemblera à rien de tout cela.

Car l'on respire dans les galeries de ce palais de Madrid construit par Wakhévitch, une atmosphère féérique ressemblant à s'y méprendre à celle de « La Belle et la Bête ».

Jean Cocteau adaptant Victor Hugo, cela signifiait une imagination d'artiste s'inspirant d'une imagination de poète. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si « Ruy Blas » nous transporte dans une Espagne fantastique, si les costumes des courtisans et des hommes d'armes sont de toutes les époques sauf de celles où est censée se passer l'action — « ils étaient trop laids au XVII^e siècle », dit Cocteau —, et si les décors ne comportent ni murs, ni « découvertes », ce sont des squelettes de décors, tendus de velours noir ou voûtés de quadrillages au travers desquels les arcs diffusent une lumière frissante.

Il faut ajouter que ce « récit » nous est conté non seulement avec fantaisie, mais aussi avec majesté : ce n'est pas un moindré mérite, quand on brode sur le thème d'un quiproquo tragi-comique dont le cadre est un palais croulant, un royaume désagrégé, une cour fantôme. Il s'agit de faire naître le grandiose du ridicule. Aussi les lévriers de la reine lèvent-ils la patte devant les colonnes des antichambres sans que nul ne songe à corriger cet incroyable bavardage impertinent sur le passage des courtisans, stimulés par les jets d'eau dont les aspersionnels, aussi, les énormes danois de la camerera mayor, poursuivent-ils en des courses échevelées les petits nains bouffons... Tout se calme lorsque s'avance la reine, imposante et majestueuse sous son dais rutilant, obtenée dans un cérémonial sévère, malgré la débâcle de ses sujets. Et cela impose le respect.

Cette morgue pompeuse n'empêche évidemment pas Jean Marais-Ruy Blas-Don César de Bazan, de soupirer sous l'écrasante tâche de ses deux rôles à tenir : être simultanément aventurier sans fortune et favori de la reine, selon le caprice des « numéros » que l'on tourne, c'est beaucoup pour un seul acteur, même de talent.

La reine, accompagnée de sa fidèle confidente Casilda (Ione Salinas, « la révélation du film », précise Cocteau) et de son cortège de courtisans, sort de la chapelle, tandis que mille bougies projettent sur l'escarpe leurs lueurs dansantes et funèbres : On pense à un tableau du Greco, aux graves figures de « L'enterrement du comte d'Orguaz ».

M. S.

UN EXTRAIT DU SCÉNARIO DE JEAN COCTEAU

Dans le fond de la pièce, le nain dort sur un coussin au pied du perchoir de l'ara, deux bassets sont sur ses genoux.

VOIX DE L'HUISSIER. — Une lettre du roi.

Plan général travelling (ou par la reine). L'huissier finit d'ouvrir la porte donnant sur l'antichambre et s'efface.

Ruy Blas entre. Il est dans le même costume qu'il portait à Caramanchel. Un manteau tombe sur son bras gauche et le cache. Deux pages le suivent, qui portent sur un coussin d'or la lettre du roi. Tandis que l'huissier referme la porte, il s'avance dans le salon.

Ruy Blas s'arrête et salue respectueusement. Les deux pages viennent s'agenouiller devant la reine. Celle-ci tend la main pour prendre la lettre sur le coussin, mais la duchesse prévient son geste et s'en empare.

LA DUCHESSE. — Madame, l'usage veut que je lise d'abord.

LA REINE au comble de l'énerverment. — Eh bien, soit ! Lisez-la.

La duchesse brise le sceau royal, déploie la lettre et lit tout haut :

LA DUCHESSE. — Arangez, ce mardi. Madame, il fait grand vent, j'ai tué six loups. Signé : Carlos.

GURITAN. — C'est tout ?

LA DUCHESSE. — Oui, seigneur comte. (Tendant la lettre à la reine.) Si Sa Majesté veut...

LA REINE, douloureusement. — Non. Elle tourne le dos à la duchesse et se dirige vers son fauteuil. Au passage, elle s'arrête devant Ruy Blas et lui demande :

LA REINE. — C'est vous, monsieur, qui m'apportez cette lettre ?

Plan moyen. — La duchesse et Guritan. Celle-ci explique :

LA DUCHESSE. — C'est le seigneur César de Bazan, comte de Geropa, un nouvel écuyer que le roi donne à la reine et que M. de Santa-Cruz me recommande.

LA REINE. — Approchez, monsieur. Ruy Blas rentre dans le champ, hésite.

LA REINE, d'une voix plus douce. — Approchez. Soyez le bienvenu au palais de Madrid. J'espère que...

Elle s'interrompt brusquement en regardant vers les pieds de Ruy Blas.

Gros plan. — Des gouttes de sang tombent à côté du pied gauche de Ruy Blas.

VOIX DE CASILDA. — Il est blessé !

Plan moyen. — Les trois personnages. La reine se lève :

LA REINE. — Blessé ?... Ruy Blas chancelle.

LA REINE. — Mais, monsieur, vous allez vous trouver mal !

CASILDA. — Il ne tient pas debout.

Elle s'approche de Ruy Blas, le prend par le bras droit et le fait assseoir dans le fauteuil de la reine, où il tombe à demi évanoui. Son manteau découvre son bras gauche.

Gros plan. — La main de Ruy Blas, dont le poignet blessé saigne. Les mains de Casilda reçoivent la manche.

VOIX DE CASILDA. — Mon Dieu ! C'est atroce...

Plan moyen. — Ruy Blas de face, évanoui, les yeux clos. A sa gauche, Casilda agenouillée qui relève la manche de son pourpoint. A sa droite, la reine debout, bouleversée, dont les yeux vont de la blessure au visage de Ruy Blas.

Casilda, se retournant vers les duègnes :

CASILDA. — Ne restez pas stupides ! Apportez-moi un linge, un mouchoir, n'importe quoi !

Les duègnes sortent du champ en se bousculant.

Plan moyen. — La duchesse et Guritan. La duchesse dit sévèrement :

LA DUCHESSE. — Emportez-le. On ne s'évanouit pas devant la reine.

Guritan a un sourire méprisant.

Plan moyen. — Ruy Blas, la reine et Casilda dans la même position. Casilda finit de dégager la blessure. Elle tourne la tête dans la direction des duègnes et demande, impatientée :

CASILDA. — Eh bien, ce linge ? Je peux l'attendre, si le cérémonial s'en mêle !

La reine, spontanément, lui tend le mouchoir qu'elle a tiré de son corsage.

Dans ce mouvement, les fleurs tombent aux pieds de Ruy Blas. La duchesse entre dans le champ, par l'avant-plan gauche, et, s'adressant sévèrement à la reine :

LA DUCHESSE. — Madame !

La reine ne bronche pas, tandis que Casilda noue rapidement le mouchoir autour du poignet de Ruy Blas. Ce dernier ouvre les yeux, voit les fleurs et son mouchoir. Il referme les yeux et laisse aller sa tête en arrière. A l'arrière-plan, les duègnes reviennent apportant des serviettes, un bassin d'argent plein d'eau et des flacons. D'un geste, la duchesse les écarte. Se tournant dans la direction des pages, elle ordonne :

LA DUCHESSE. — Emportez ce jeune homme.

LA REINE, intervenant. — Qu'on laisse ce jeune homme se reposer seul ici. Je l'exige. J'irai dans mon oratoire.



UNE IMAGE DU FILM : LES COURTISANS ACCOMPAGNENT LA REINE, EN TENANT AU-DESSUS DE SA TÊTE UN DAIS, DES AMPOULES Y SONT CAMOUFLÉES POUR MENERGER DES EFFETS DE LUMIÈRE ET LES FIGURANTS CACHENT LES CABLES.

(Reportage fotogr. DARGENCE.)



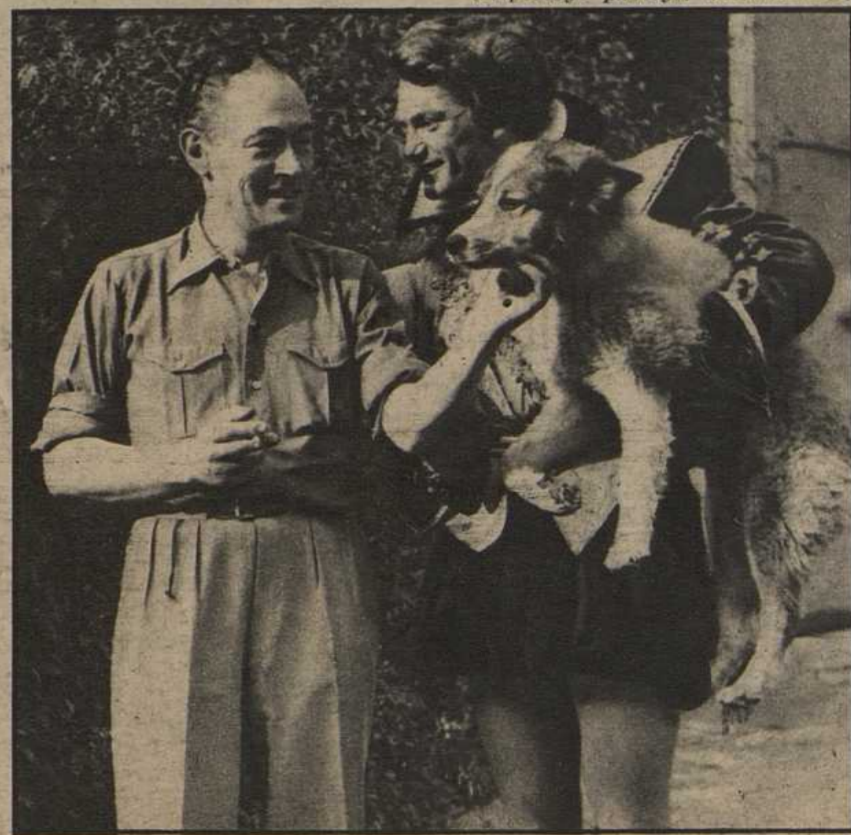
COMME CELLES DE « LA BELLE ET LA BÊTE », LES IMAGES DE « RUY BLAS » SONT COMPOSÉES AVEC UN GRAND SOUCI DES ÉCLAIRAGES. ICI, LES DUEGNES SE GROUPENT AUTOUR DE L'AUTEL.



JEAN MARAIS, PENDANT UNE PAUSE, FAIT UN BRIN DE CAUSSETTE AVEC LA REINE, DANIELLE DARRIEUX...



PUIS, GALANT, UN BRIN DE COUR A CASILDA (IONE SALINAS), LA CONFIDENTE DE LA REINE.



MOULOUK, LE CHIEN ET L'AMI DE JEAN MARAIS, NE « TOURNE » PAS, ON LUI A PREFERE UN LEVRIER.



PIERRE BLANCHAR PENETRE DANS LE GRAND AMPHITHEATRE DE LA SORBONNE...

PIERRE BLANCHAR FAIT UNE CONFERENCE...



L'ORATEUR PRONONCE SA CONFERENCE DEVANT UNE ASSISTANCE ATTENTIVE...



LE SOURIRE D'ESTELLA, HEROINE DE DICKENS

Jean Simmons, la charmante Estella des « Grandes Espérances » de Dickens, imagées par David Lean, adore la nature, le grand air et les petits agneaux. Jean n'a que dix-huit ans et elle ne joue pas les pin-girls. Elle débuta très jeune à l'écran.



SES AMIS VIENNENT LE CONGRATULER CHALEUREUSEMENT.

...EN SORBONNE

Dans « Après l'amour » qu'il tourne actuellement sous la direction de Maurice Tourneur, Pierre Blanchar joue le rôle d'un professeur, François Mezaule, prix Nobel de littérature. C'est au cours d'une conférence qu'il prononce dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, que la femme de Mezaule découvre que son mari mène, depuis dix ans, une double vie... La pièce d'Henri Duvernois avait été portée à l'écran, il y a une dizaine d'années, par Léonce Perret. Pierre Blanchar succède aujourd'hui à Victor Francen, dans le rôle du professeur. Il est entouré par Gisèle Pascal et Simone Renant.

(Reportage photographique DARGENCE.)



LE DISCOURS A MIS EN APPETIT LA JEUNE EPOUSE DU PROFESSEUR, GISELLE PASCAL.